

COMPTE RENDU CRITIQUE DE LECTURE

Laplantine François,

Le social et le sensible – introduction à une anthropologie modale

Paris, Téraèdre, 2005, 220 pages.

Georges Bertin

L'œuvre de François Laplantine, professeur à Lyon II, anthropologue internationalement connu, est par son travail de terrain, principalement tournée vers les Amériques latines. C'est aussi un spécialiste de l'Imaginaire. Il questionne ici, dans un ouvrage qui contribue à renouveler nos catégories, un certain nombre de présupposés sur lesquels reposent les sciences humaines en Occident. Ouvrage capital, synthèse nécessaire et ouvrage de combat épistémologique dans le même temps...

Le propos de cet essai, que lui a suggéré son expérience de partage de terrain, est affirmé d'emblée : le sensible, la vie des émotions, le corps, et encore « le caractère physique de la pensée en train de se faire ». Et l'auteur de pointer l'opposition entretenue par la pensée occidentale entre l'intelligible et le sensible, quand tout ce qui est de l'ordre des sensations est placé par le scientifique « vers le bas », dangereux, incontrôlable, alors que « vers le haut » il se ressaisit dans l'exercice de la raison, quand il découpe, classe, hiérarchise les phénomènes sociaux et humains.

L'ouvrage s'ouvre sur une jolie parabole, celle des *axolotls* d'un lac mexicain qui met bien en évidence l'obsession classificatoire de nos scientifiques, plus préoccupés de nommer que de comprendre. Il poursuit avec plusieurs études très subtiles portant sur diverses mises en scène du social au Brésil : la *ginga*, (marcher / danser), et de son prolongement, la *bossa nova*, le *jeitinho* (la débrouillardise). Les unes comme l'autre échappent à la pensée catégorielle, si l'on veut bien les comprendre.

Les notions de pli, de courbure, de multiplicité, sont, dès lors, convoquées par l'auteur, elles tendent à interroger notre logique paradigmatique, laquelle ne vise qu'à spatialiser une pensée ne concevant le social qu'en termes de « *topos* et non de *choros* », la chorégraphie étant pour l'auteur un modèle qui restitue la logique du vivant, quand elle se propose de « penser le temps dans son devenir ».

Nous sommes ici à l'opposé de nos modèles résolument dualistes et hiérarchiques, même quand on les affuble parfois, en entretenant la confusion, du nom d'anthropologie.

Pour Laplantine, la plupart de nos formes de pensée, en éliminant la subjectivité sont distribuées sur la base d'une alternative : ludique et sérieux, sujet et objet, forme et fond...obligeant le chercheur à « congédier une partie de soi », quand il élimine de son texte savant tout ce qui est vagabondage, hésitation, effroi. Nous le savons bien qui, avec de nombreux chercheurs, depuis plus de vingt ans, dans le cadre de nos Centres de recherche sur l'Imaginaire, ou encore du laboratoire palois « Processus, accompagnement, formation », tentons de redonner vie et légitimité à l'interrogation de cette béance du sens, celle du vivant, dans sa dimension imprescriptible, sorte de débauchés de la critique comme le souligne l'auteur, face aux puritains séparateurs, en leurs divers avatars : scholastiques, cartésiens, kantien.

Mais la pente est difficile à remonter souligne encore Laplantine, puisque depuis plus de deux mille cinq cent ans, on nous a appris à penser que la grande qualité du savant était le détachement, « l'incompatibilité de la connaissance et du plaisir » condamnés que nous serions « à l'assèchement par les concepts ou à l'inondation par les images », comme s'il n'existait pas une troisième voie, comme si la singularité du sensible échappait à l'intelligible ?

Et si cette catégorisation du vivant, issue de la logique grecque de l'identité et de la permanence, celle du tiers exclu, ne visait qu'à stabiliser le vivant, à le neutraliser ? C'est bien visible dans les images du « Corps Machine » cartésien, de « l'Homme Machine » de La Mettrie, de l'objectivité de systèmes de relations opposées et séparées de Durkheim à Bourdieu, toutes fondées sur une culture des invariants et dont la méthode d'expérimentation (que l'auteur oppose ici à l'expérience) nous fournirait le parangon méthodologique.

A l'opposé, Laplantine nous fait remonter aux présocratiques, (Héraclite : *tout s'écoule*), pour de Spinoza à Deleuze, via Rousseau, Bergson, Simmel et nous ajouterons volontiers François Rabelais, découvrir une autre pensée, celle de l'énergie, du temps, de la tension et du rythme, qui tente de penser les transformations, la dynamique du vécu, « tout ce qui est dans un flux continu ». La méthode d'approche est ici impliquée, celle de l'expérience, elle échappe à une conception physique du vivant qui ne vise qu'à « naturaliser le social, l'humain ». Et d'évoquer, dans ce refus, le *mana* de Marcel Mauss, à la fois énergie,

forme et vie, les processus de rencontre entre les sociétés étudiés par Georges Balandier, et encore Roger Bastide : les formes se déforment et se transforment, les sociétés sont le lieu d'échanges permanents mus par l'énergie. L'auteur rappelle à ce sujet que de ce point de vue le chercheur ne peut être qu'un acteur engagé (c'est ce que signifie Bastide quand il se fait initier au candomblé).

Et de renvoyer encore à Georges Bataille pour qui la pensée de la catégorie était désormais submergée par la pensée excédante de l'énergie, de l'exubérance, et qui nous convie à « accepter la vie sans réserves, dans son expression plurielle, dans ses convulsions électives, quand l'intensité du vivant peut être portée à son point le plus haut d'effervescence ».

De ce fait, l'anthropologue, ne peut être que partie prenante aux sociétés humaines sauf à laisser échapper le vivant dans des « facultés » toujours inadéquates : lois abstraites, impersonnelles et aussi le fameux enchaînement Projet / Programme / Organisation. Les uns et les autres ne s'emploient qu'à enfermer le vécu dans des catégories irréelles, et leurs discours, dominants, sont, de fait, des machines de guerre contre le sensible.

Dans le vivant, le sensible est en effet inessentiel, le corps se dérobe, et Laplantine de proposer une épistémé de la continuité, nous obligeant à penser ensemble l'esthétique, le politique, l'éthique, l'histoire... L'exemple du traitement contemporain du racisme lui fournit ainsi l'occasion de montrer à quel point les catégories admises conduisent à la domestication des corps.

L'ouvrage se clôt sur une belle référence à Montaigne, « si l'homme est ondoyant et divers, différent de lui-même et non point adéquation et fermeture, c'est parce que tout, dans le monde, est mouvement, changement, instabilité, variation...il n'est rien qui reste semblable à soi-même, tout se transforme, la nature modifie tout et oblige tout à changer ».

En annexe, l'auteur nous livre sept propositions constitutives de ce qu'il nomme une « anthropologie modale », véritable porte ouverte à une troisième voie méthodologique, proposant de nous engager vers un autre horizon de connaissance par la réintégration, dans la recherche, de l'expérience sensible, de la lutte contre la violence identitaire du savoir, de l'acceptation du réel, d'un travail sur le langage et des mots qui ne réifient pas le sujet. Le corps, le cinéma, l'art, sont ainsi pour lui les lieux possibles d'une expérience de la continuité généralisée entre l'homme, la nature et la culture.

Car notre vie est composée, comme l'harmonie du monde, de chaos contraires.